
Contents

The Master of Insomnia

The Gardener of Silence

A Handkerchief	11
Every Evening	11
Light	11
Shadows	12
Tide	12
No Land	12
Every Sail	12
A Poem	12
A Flower	13
A Tree	13
Touch	13
Snow	13
These Lines	13
A Poet	13

Still Life with Verses

Still Life with Verses	14
A Dream is Snowing	15
Poem	16
Uni-verse	17

The Daughter of Memory

The Wings of Time: IV. Winter	18
-------------------------------	----

Coronation

1 - 15	20
Sonnet of Sonnets	34

Cataclysm

Absence	35
---------	----

Vertigo	36
The First Poem	37
South-east of Memory	38
The Master of Insomnia	
Past and Future	39
Black Hole	40
Brothers	41
Keeping Awake	43
Exile	44
Letter	45
Springtime	46
Intérieur	48
Rapid Disintegration	49
Father	50
Echo	
Horse, Rider, Lake	51
Confession	52
Perpendicular Land	53
Alba	
Alba	54
Borders	55
Your Little Bottles	56
Your Scent	57
Orpheus and Euridice, Gare du Nord	58
Glowing	
Discovering the Everyday	59
Our Supper	60
Our One House	61
<i>Aleš Debeljak</i>	
The Sleeplessness and Poetry of Witness	63
Biography	70

Le Maître de l'insomnie

Le jardinier du silence	
Le mouchoir	75
Chaque voile	75
Vide est l'horizon	75
Chaque soir	75
La lumière	76
L'arbre	76
La rose	76
Le toucher	76
La neige	76
La lettre	76
Le poète	77
Le phare	77
L'ancre	77
Le ruisseau	77
Et la rivière	78
La berge	78
Aujourd'hui	78
Les ombres	78
Aucun souffle	78
Nature morte en vers	
Nature morte en vers	79
Uni-vers	80
La fille de la mémoire	
Le vol du temps: IV. L'hiver	81
Le couronnement	
2, 9, 12	84
Cataclysme	
L'absence	87
Le vertige	88
Au sud-est du souvenir	89
Le maître de l'insomnie	
La tour d'ivoire	90
Le trou noir	91

La veille	92
L'exil	93
La lettre	94
L'évènement cosmique	95
Le printemps	96
L'intérieur	98
La vitesse de la décomposition	99
Le père	100
Écho	
L'adieu	101
Oubli	103
La reconnaissance	104
Alba	
Alba	105
Ultime nuit	106
Frontières	107
Ta douleur	108
Ta voix	109
Nos petits déjeuners	110
Tes flacons	111
Ton parfum	112
Orphée et Eurydice, Gare du Nord	113
Ta chemise	114
Le rayonnement	
Ta poitrine	115
Découverte du quotidien	116
Nos dîners	117
Entailles dans le temps	118
Le pays natal de la perte	119
Notre seule maison	120
Dé/libérations	
II	121
<i>Aleš Debeljak</i>	
Insomnie et poésie de témoignage	123
Biographie	131

Father

As long as they live, parents stand
with their own bodies between death and us,
their children: destiny appears as if through a curtain.

I was hurt by your thin arms
when you died, o my only father:
still yours, but already foreign, too deep

they fell where I could not reach them,
into the air, yet quite near, here, to the spring
of tears, where I fall upon my face and weep.

In that terrible evening
when we washed the withered body
to return sweet unrest to the all-embracing peace,

I took upon myself, crystal-clear and amazed,
my own human death: since then I
am the father, I am the naked wound desperately

protecting the child against the hailstones
with the death of my own body
that grows from memory into the future

and sings, the rhythm of dance, the snow of farewell.
I fly across to the other side, bound by the law of the flock
of migratory birds, and I cry when I return to you,

my father.

on the third anniversary of his death,
December 30th, 1994

Translated by Mia Dintinjana

Borders

We gaze at the same full moon... horizons
far away, too far from each other. Mountains
rise between us. A soft, mossy crust
grows over our footsteps. All alone

you crossed all borders and came to a foreign country,
to the homeland of my arms. Dangerously alone
I crawl past the keepers of borders: I travel to the
Northwest, where I am bitterly ashamed

of the screeching of the soul among smooth, horrible walls.
I stand before them, a dark man from the Southeast,
with a conspicuous name, shuddering, as naked as prey.
I cannot escape. Border is destiny.

Now you know: although you cross the border, you don't
erase it.
Rising even higher it will measure your steps, like doubt.
A map is not an illusion. So speak more softly.
Beyond all borders your lips are my home.

Translated by Lili Potpara

Your Scent

vanishing sonnet

Your scent wells up from the opulence of milk.
Your scent is milky mild and fresh and thick.
It washes over me like waves from distant rivers,
unseen air, the secrets of soothsayers.

You are dressed in it. Your scent is a robe
that never falls from you. A forest so thick
that even time cannot cut through it. Your scent
connects me to you: it is a delicate bridge.

When your own scent is concealed by the smell of flowers,
fragile and rich, I strip them away from you with tender
embraces. I lie inside of you: final and eternal.

The aroma of two bodies is a measure of happiness...
That is why I don't wash myself and your scent
steals furtively inside of me, mysteriously enduring,

timeless and placeless, stinging me.
I recognize your beauty and your

unseen trace as the most fatal of all words.
How far away you are. It is all in vain.

Translated by Erica Johnson Debeljak

Our One House

vanishing sonnet

We lie, after love, on a wrinkled
bed, intoxicated with the smell
of nearness yet already breathing
distance and we sketch on the last page

of a scribbled notebook: a wide garden,
a big kitchen, dining alcove and a room
flooded from a high window with the light
needed to write. Walls rise up from the

awkward letters, the colors will be bright,
in the bedroom a magnificent double bed,
the same one where we lie now

awake and dreaming and knowing - each
of us knowing but neither of us saying it aloud -
that this will be our one and only home,

our one safe and warm hiding place
in a jealous and lethal world,

this bed, this raft floating through time,
through the unfulfilled light of days...

Enough for love. Enough for death.

Too little for life...

Translated by Erica Johnson Debeljak

Le maître de l'insomnie

1995

La tour d'ivoire

Sur la tour j'attends les signes de l'émissaire.
En vain. Le passé s'est écoulé dans le néant,
et l'avenir arrive sans origine,
avec un coup d'aile meurtrier.

Dans le ciel un éclair: l'apparition de la comète
multiplie les reflets du feu, du soufre, de l'acier.
Du crépuscule viennent des cris et du verre brisé.
L'angoisse sème des germes contagieux.

Bien que l'antique escalier tombe en ruine,
je dessine toujours des vers et des paillettes
sur la fenêtre de la tour d'ivoire.

D'ici on voit loin: avec le don de l'oiseau
je saurai le premier quand la bande s'approche.
Les choses ont une face tranquille, effrayante.

Le trou noir

ballade

Jamais encore la feuille devant moi
n'a été, si profondément blanche et vide.
Douloureusement muet, je fuis devant la blessure,
où le monde frissonne et se sépare.
Dans l'air il y a déjà tant de mots,
qui tombent comme la suie sur le papier.
Mais le silence est mortellement plus affligeant.
Pour cela avec les genoux j'inscris la trace poudreuse
de la prière qui se perd dans le soir...

Le coeur, ivre de tous les vents,
était rompu parmi les visages
des dieux, auxquels est sacrifié
pour nourriture, le fond, où insensé
fut conçu et s'achève l'âge rapide,
sanglant, unique, nôtre: et rien nulle part
jamais plus ne sera, seul le trouble qui fait
claquer la lumière d'innombrables paupières...
Le trou noir m'absorbe: au milieu du drap

du sang... Il y a quelqu'un qui peut,
recueilli, inciser les fatales fissures
au front, donné en présent au jour.
Quelqu'un qui prend les fragiles vases
des corps des mains divines en son poing.
Et il y a quelqu'un qui à travers une longue-vue
purchasse les yeux des enfants, encore pleins d'étoiles,
pour tuer le regard ouvert, croissant!...
Mais au-delà de la guerre: le marché, l'ironie et la glace...

Pourquoi avec les genoux j'inscris la trace poudreuse?
Je sais: moi aussi je fais partie de cette guerre,
bien qu'au bord sûr de la terre.
Les mots sont de plus en plus du côté de l'ombre
et le trou noir déjà m'emporte.

après la visite à Sarajevo assiégé, fin 1994

La veille

Je veille sur la profonde blancheur du papier,
je veille sur la blancheur des draps déployés,
je veille sur le rêve étalé où le pain sèche
et le dernier dîner s'approche,

je veille sur l'enfant et la femme en rêve,
marins qui au contact des mains
nous nous tenons l'un l'autre, avec les pas
faisant tic-tac dans la chambre sans fond,

mais moi je suis fatigué, je suis si fatigué,
je veille sur les réfugiés de la blessure du monde,
du gouffre non cicatrisable du coeur,
et ma tête tombe, et tout sera pire encore,

je veille sur l'absence de moi-même,
perdu, mort, maintenant je suis quelqu'un
tout autre, qui porte encore le corps
de l'ancien moi-même, le corps qui s'enfonce en moi,

je veille, je veille, parce que je suis le maître de l'insomnie,
mon unique portion d'éternité,

je suis fatigué à en mourir, et tout sera pire encore.

L'exil

Nulle étoile n'est plus d'aucun secours.
Je regarde en face le ciel froid du nord,
celui du sud m'est caché. Les villes blanches,
dans lesquelles j'ai grandi, se meurent
derrière le mur étoilé de l'horizon du sud.
Entre moi-même et moi pousse une écorce
de plus en plus dense. Seulement à travers la brume
je vois l'ombre de la moitié morte
de moi-même: comment sans fond
je frissonne et tâte ma sombre figure.
Seulement dans ma propre gorge je suis chez moi.

La lettre

Étrange, je pense plus souvent à toi,
en qui je ne crois pas. Mais seulement
devant toi se fléchit dans le silence
mon genou, arrachant les morceaux des mots
et saignant comme dans l'enfance.
Tu es chez toi dans la pauvreté abattue
de toutes les mains, qui ont peur des plaies à en mourir.
Dis-moi, Jésus, ça faisait très mal?
L'éclair de la douleur déchire la nuit et la paume.
Mais sans blessure rien ne reste entier.

Toi qui n'es pas, tu m'accompagnes comme la douceur,
la peur de la première histoire, la neige azurée qui tombe
des rêves, le glaive rejeté au fond du puits.
Avec la lumière tu voiles la terre meuble de la tombe,
où m'étouffent les branches aux persistantes feuilles.
Je suis seul. Je ne peux pas franchir la soif,
qui éternellement sépare nos vertèbres,
et pourtant tu es proche de moi comme l'ombre.
Dis-moi, Jésus, ça faisait très mal?
Ce qui est et n'est pas, fait mal. Blanc intolérable.

Tu sais ce qu'est d'être seulement pour les autres.
Rien pour soi. Regarder sur la colline la mère,
quand tu t'en vas. Toi, tu as pu le faire.
Toi qui n'es pas. Pour cela maintenant je pense à toi.
Moi, je ne tiens pas. Humaine soit la mesure
pour la paume de ma main, du matin au soir.
Parce que la paume est une lettre. Pour le toucher. Pour les
enfants.

Dis-moi, Jésus, ça faisait très mal?
Si j'étais alors là-bas, j'aurais pris dans mes mains
ta paume sanglante. Cela t'aurais fait du bien.

Traduit par Viktor Jesenik